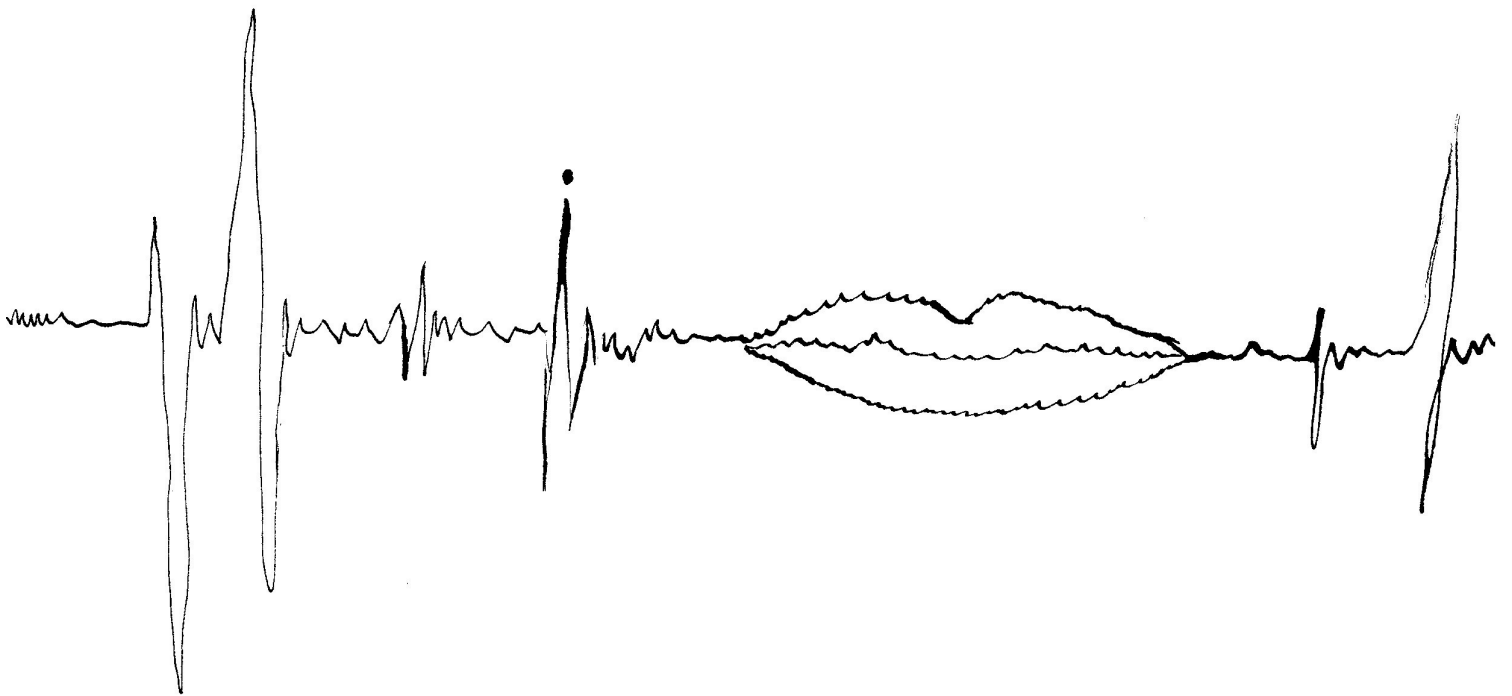


Le Baiser

Roman



Pascal Frantz

Pascal Frantz

Le Baiser

© Pascal Frantz, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7982-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Toute vie est une phrase. Elle se déroule, comme le papier, elle s'épelle ou se comprend, file dans le mur comme un poing, se lancine en virgules, et de toutes les façons, de n'importe quelle manière, elle se construit avec le pauvre verbe, qui s'est fait chair. Le roman est son étirement à l'infini, une multiplication de la même ligne, de la majuscule au point, portée par le blanc de l'écrivain, qui s'escrime, joue au furet avec les mots, les coupe, les arrondit, jusqu'à obtenir la césure parfaite. Il faut toujours trancher. Autant l'immensité se compose en musique, il se décompose en littérature. Cela rend les visages blêmes, les peurs sautillantes, les mers glacées, c'est notre lot, c'est le mien, l'extrême pauvreté de la vie, enrichie du sens et des sons, par pur bonheur, pure bonté d'âme, d'un être qui penché dans la nuit, tape sur des lettres, pour passer le temps, pour l'entendre venir, à pas de loup, se distribuer dans la conjugaison, sauter du futur au présent... Il y a une heure, j'étais perdu. Et me voilà pris dans les filets, moi qui me glissais simplement dans le grand courant, traversant les rivières jusqu'à l'ultime chute, et l'océan. Qu'est-ce qui fait qu'un jour on s'arrête ?

J'étais en écriture automatique, se lever, se placer près de sa tasse, pour la sentir, humer l'habitude, la prendre en silence, laisser se dérouler la pensée, ruban mécanique, les trous percés par les pointes du plaisir. C'est une chose incroyable, ce texte qui ne s'écrit de personne, du destin, de Dieu, de Shiva en fatras. Le sang même de l'être coule en encre pour les dieux. Cela peut être un temps de miel ou du venin, durer un instant ou une vie, faire des guerres ou une petite tristesse, il n'y a pas de point d'appui, c'est un saut dans le vide, une éclatante victoire dans le plus banal possible.

Je suis assis pourtant. C'est une certitude. Et franchement en regardant autour de moi, en fixant le mur blanc juste en face, en jetant un œil sur le côté, en mariant les sens pour y trouver un enfant, je me vois dépourvu de tout. J'ai 59 ans, et plus toutes mes dents. J'ai commencé tôt, trop tôt, à tout perdre.

Imaginez. Une maison vague, chuintante, et de suite, avec les vents sifflants (car nous étions assez haut), cela faisait une drôle d'articulation, un début de langage, qui peu à peu ont construit mon monde. Un monde n'a pas d'âme, il a charge d'âme, c'est un mulet qui emprunte distraitement une route, en silence, aveugle et sourd. Imaginez. Les collines tout autour, la mer au loin, le blé portant ses tiges d'or, et des enfants prisonniers d'une rue floue, qui se déforme petit à

petit jusqu'à la forêt où trône un grand ravin. C'est peut-être pour cela que j'aime les ruines, cette fossilisation du temps, transformant en pierres ce qui était le sel de tous les jours. Mon corps à moi était blanc, tout froid, magique. Il attendait que je lui parle, que j'invente un sentier. Il y avait près de la maison une petite colline qui nous protégeait des vents, et mon père avait planté des sapins tout en haut, ce qui faisait des lignes de « i » au-dessus du « u » du creux où l'on vivait. Mes premières voyelles. J'en avais besoin, pour commencer à marcher, et déjà on le sait deux sons suffisent, pour voyager, un pour lancer le pas, l'autre le freiner. C'est comme cela que j'ai débuté mes sillons tout autour. C'est difficile à écrire, le mieux serait une suite de « i » et de « u », un « iiuuiuiu » [iiyyiiyiy] qu'il serait passionnant à décrire, à décortiquer, une sorte d'exégèse, qui s'appuierait sur le dos du marcheur, au point de contact, là où l'âme et le corps se touchent, la glande pinéale, le Graal, le fin fond des poèmes, la rencontre. Entre celle qui donne vie et celui qui la prend. Deux sons, deux pas, une cadence hésitante, d'un enfant qui se trouvant seul se met à se balader dans les bois. Cependant, sa particularité était ce fond de départ, les deux voyelles, et les vents tonnant contre la maison, faisant chanter les chuintantes et sifflantes. Ce premier geste, cette première vision d'un monde à deux lettres, qui bourdonnent, se faufilent et finissent par prendre toute la place, c'est sans doute mon premier contact avec ce dehors, ce blanc de glace qui congelait toutes mes envies.

Si vous remontez assez loin, au-delà de vos premiers souvenirs, vous devriez ressentir ce froid, cet espace vide, entre deux lettres. Et la connexion, sibylline ou magnifique, entre vous et l'Univers. Et au contraire de ces splendides familles, ces généalogies de rois et de princes, dont certaines sont portées par des licornes, soutenues par des épopées, des récits coupant l'histoire, qui exhortent à vivre en féerie, je rêvais d'un héros qui n'aurait été retenu par rien, qui serait le fruit du néant. Même Jésus a eu besoin d'un Joseph.

Puis tout retombe à plat, avec la pluie, les compliments, le plissement d'une lèvre, on dirait que toutes ces cathédrales finissent dans les livres en plaines, hantées par les souvenirs. Et pour retrouver les miens, dans les méandres de ma mémoire, je peux essayer de me visualiser pareil, en deux dimensions, étendu sur une feuille. Voir ce que cela donne. Le genre de truc que le psy va demander : « dessinez-vous », « faites un arbre ». Ça marche toujours, ça court

même, et pas dans tous les sens, il y a souvent la ligne claire qui vient, et le thérapeute sourira, trop facile, il s'emparera de vous, et en quelques pliages, reconstituera votre cathédrale. Les fondations d'abord, en langue romane : carrées, muettes, ancrées ou flottantes. Le genre de chose qui vous frappe comme devant une vieille porte marbrée de bois, avec la plaque de cuivre las, qui dit à chaque fois la même chose : « Tour romane du X^{ème} siècle », ce qui ouvre à un silence effrayant, une sorte de faille temporelle, qui transporte à notre unique, à notre pierre d'angle.

Et donc, étendu comme un ver sur la feuille, que d'angoisses possibles ! Que de temps avant de pouvoir simplement regarder, sans la peur de la déchirure, du froissement, de la poubelle, ou du feu ! Être un papier fragile, un parchemin datable au carbone, ce n'est pas à la portée du n'importe quelle main, car elle doit s'en emparer, le prendre, le saisir, et le porter à ses yeux.

La première fois, tout était blanc, ton sur ton, je m'en suis enfui très vite. Il faut dire que j'avais de la place. Nous avions une sacrée zone d'étendue vierge, autour de notre demeure, un peu comme une tombe qui a l'éternité à la ronde, et une mort au milieu. J'avais 11 ans. Je terminais mes études primaires au village, un pauvre ensemble hétéroclite fait de fermes, granges, moulins, avec de minuscules petites singularités : tumulus, arbres déracinés, croix bigarrées, une gare fantôme. J'en pouvais plus, je n'avais nulle part où aller, et déjà cette fangeuse idée me traversait l'esprit : Je n'ai pas de place. À l'époque, je voyais du blanc partout, avec juste un petit trou, et c'était moi, un petit être qui aspire l'étendue, avec une paille. J'avais souvent cette impression en marchant, d'avancer en aspirateur, de prendre la poussière, l'air, le son, et tout me remplissait, sans que jamais je ne puisse vider mon sac. Si j'avais eu une oreille, si quelqu'un s'était penché sur moi, la pente naturelle m'aurait permis d'écouler les produits de mes sens. Sauf que non. La mère était épuisée par sa vie, qui devait la tirer vaille que vaille, et le père était toujours ailleurs, aux champs, à la ville, au journal parlé, il n'était jamais simplement là, devant moi, il se fondait dans le décor, en faisait partie, et semblait s'en satisfaire largement. Vous devinez aussi, vu mon aspiration à comprendre les choses, que j'étais devenu l'écoutant secret et silencieux de maman, c'est elle qui a définitivement vidé certains mots, à l'usure, à force de les triturer dans ses angoisses. Encore aujourd'hui, quand

j'entends un « Tu vois... », petite formule qui se dit avant un sursaut d'authentique, cela me hérisse de suite. Je dois faire un effort, sauter le mot, la phrase, ce qui fut ma première parade : ne rien entendre qui ne me fasse sens. Ce qui a donné des situations cocasses, puisque je me retrouvais avec des sortes de discours à trou, avec lesquels j'essayais, tel un archéologue devant un parchemin incomplet, de récupérer l'original. Nous aurons à discuter de la nymphe, de celle qui attirait tout mon être, et je pense qu'une partie de son mystère venait des cavités qu'elle produisait quand elle me parlait. L'amour me permettait de ne pas combler ces vides, de les garder, et cela faisait d'elle une source d'interrogations qui m'étaient très agréables. J'ai encore quelques phrases imprimées en moi où les plages de mots, entourées de silences et d'hésitations, qui me font songer à des icebergs flottants sur la mer, sont parmi les plus beaux paysages du monde. Et ma passion grandissante y creusait d'autant, me laissant juste la quintessence, qui pouvait alors se résumer à quelques lettres, pauvres et dépourvues, que j'aimais éperdument.

Bien sûr je ne suis pas fou. La phrase existe dans ma tête en quatre dimensions, avec les oiseaux pépian, sa démarche cavalière (elle était férue d'équitation), la petite bouche plissée, l'heure qui tournait autour de quatorze, je vous la livre : « Je pense que tu n'es pas du tout ce que tu montres de toi ». Ce qui ne veut rien dire, si on n'enlève pas ce qu'il faut. Bien sûr c'est audible. On pourrait même le traduire en de multiples langues. C'est une construction simple, ça fait genre « je t'écoute, je te suis à la trace, je m'intéresse ». Quand j'avais quelque chose de limpide de ce type, où vraiment je ne trouvais aucun gouffre, mon esprit s'amusait à en prendre le négatif, et cela donnait : « Je ne crois pas que tu es rien de ce que tu caches de toi ». Ce qu'on pourrait appeler une phrase abyssale. Qui m'arrache un sourire, me plonge au-delà des mots. En poésie.

Bien sûr, j'avais des interlocuteurs où après l'évasement du convenu, il ne restait rien. Le père Noël de la grande surface (expression qui me procurait une joie intense, puisque dépossédée de toute durée, qui m'a toujours poussée à y retourner) en est une illustration, quand adolescent j'y fus confronté (mes parents ayant un goût prononcé, que j'ai gardé, pour le gratuit, et la perspective d'un jouet absolument dépourvu de toute contribution était trop attirante pour eux). Ce qui me conduisit à quelques centimètres du bonhomme barbu, vautré dans

son fauteuil. Qui me parla. Enfin... ses lèvres se mirent à bouger, sans la signification que je refusais de percevoir, ce qui me faisait l'effet d'un pendule auquel mes sens interdiraient de me fournir la gauche et la droite, mais juste le tic tac. Ce drôle de bruit parasite affola tous les sens, en produisit de nouveaux, me mena aux deux écureuils de Walt Disney, en original « chip and dale », puis glissa, à l'idée de malabar, tout en muscles, le regard acéré, l'absence d'enfance jusqu'à la racine, le meurtre mâle dans toute sa puissance, un tueur de ronds-points. Je me suis enfui. Avec le jouet. Car la pire des situations n'exclut pas l'envie, la projection de la main sur quelque chose que l'on peut agripper. Je l'ai arraché, crié, et décampé.

Je vous passe l'école. Pour le moment, je vais me concentrer, me focaliser, envoyer un rayon de mémoire dans les endroits à trous. Le premier a été la voûte céleste. Nous étions dans un coin sans lampadaires, la dernière route se déroulait assez loin, et les volets de la maison me masquaient les ombres fantômes de mes parents. Je sortais. J'avais toujours envie du dehors. La journée, je souriais bêtement en enfant heureux, le soir je vivais mon incomplétude, dans le noir du monde. Les buissons s'enveloppaient d'une si pâle brume, les crépuscules d'automne, que j'avais un instant l'illusion d'exister quelque part. C'est là que sont nées mes dernières voyelles. Ce genre d'êtres ne peut se fabriquer qu'en liberté, quand l'esprit aspire : le vent, la terre, la pluie inventent le « u », le « a », le « e ». Aussi j'appris qu'il n'y avait pas de pourquoi, ni de comment. Un jour de « u », alors que l'eau hésitait à culbuter tout en tombant, et que mes pieds étaient enfin parvenus au « a », à ce beau miroir du ciel, je sentis une feuillée d'arbres lente : « s'effila », et le mot effleura ma peau, et se mit à faire son sens, il s' e f f i l a, le « f » apportait le souffle, le « s » un rien de mystère, le « l » la ligne d'horizon verticale, le « a » la caresse à la terre, et ce que j'avais appris être la pluie se muait en un effilage lent de gouttes d'eau, qui s'accrochait au paysage.

L'averse a l'air toujours s'abattre au bon endroit, d'en faire partie, et dans ce petit vallon, loin de tout, c'était les gouttes de « o » qui chutaient en « e », imprimant la forme, le creux du rond, dans lequel baignaient mes sens. Tout ceci vient très vite, et ici je décompose, alors que c'est cinglant, un coup de fouet. Qui me laboure le corps, me sème l'amour, me clignote les yeux. Il y a des instants qui sont des éternels, des cimetières sans âme où il fait bon se nourrir. Je n'avais

plus besoin de savoir pourquoi j'étais né, je n'avais qu'à m'approcher du mot, du né, pour le comprendre. C'était fascinant qu'il soit si olfactif, si petit, mignon bébé, ce terme qui m'avait poussé à entrer dans la déchirure du monde : « né ». Me restait, droit comme un « i » devant le ciel étoilé, la grande épée, la foudre céleste, l'accent aigu. Effilé. Lancinant à force de tomber. Je l'ai toujours, au-dessus de moi.

Ainsi corseté de voyelles, je suis parti, partout, par hasard, les mots se sont mis à se jouer de moi, à me tirer à gauche à droite, me donnant le « la », me faisant tinter les oreilles, retrousser les babines, sans jamais goûter à l'existence. Un drôle d'état, un véritable pays pourtant, avec ses frontières que j'avais fixées, après la forêt, qui me servait de page. Un royaume de quatre sous, sans roi ni maître, un roman sans personnages ni intrigues, cependant... Cela ne m'est pas apparu tout de suite. D'abord vous voyez ce qu'il y a, vous pensez ce qu'il faut, vous faites ce qui est convenu. Comme j'aimais délimiter, j'ai mis les pointillés, pour ne jamais m'échapper, savoir un peu qui j'étais, et où j'allais.

Tout près de la maison, il y avait un talus qui marquait la limite de la zone blanche. Mon père y travaillait souvent, se penchant cigarillo au bec, pour arracher et finaliser éternellement ce qu'il croyait être un aménagement extérieur digne de ce nom. J'ai compris assez vite que ce qu'il recherchait, ce n'était pas la réalisation pratique de quelque chose, mais le mot qu'il appelait. S'il avait eu un ami, un copain, une connaissance, il l'eut amené sur place, et si de sa bouche il avait entendu « joliment fait », il aurait eu de suite son talus. Mais comme personne n'arrivait jamais à la maison, c'était interminable, le son ne venait pas, ne pouvait sortir de ma mère qui ne lui accordait jamais rien, ni de moi qui considérait cette zone absente de sens, donc inaudible et incompréhensible. Et j'ai vu mon père refaire chaque matin ce que le silence avait détruit la nuit. J'avais donc posé mes pénates un peu plus loin.

Au-dessus de ce vide, il y avait une petite sapinière, que mes parents ont fini par acheter. Sapins verts, bêtes à manger du foin, tout droits, ridicules et insensibles. Ils étaient pour moi une marge de page, cette chose que les instituteurs mettent tant d'énergie à produire, à faire tracer, dans laquelle on ne

place rien, que l'on ne peut écrire, ni dire. Je n'ai jamais entendu parler, jamais lu, jamais senti un artiste, un musicien qui en traita directement. Bien sûr il y a ceux qui sont à la marge, qui y ont trouvé un sens, une raison de vivre, mais dans la phrase même : « un musicien à la marge... », il y a cette contradiction qu'il y est, et qu'il n'y est pas.

Ainsi je passais vite cette zone margée, et me dirigeais par un petit sentier qui ouvrait l'horizon. Déjà cela sentait bon l'écriture. C'était un filet, un tracé, qui allait jusqu'à la forêt et en tournant la tête, les choses s'agençaient enfin : en bas, ce premier écrit qui était un chemin, la ligne dans laquelle je mettais mes pas. À gauche, des prés, c'est-à-dire de la proche nature, de la demi-mesure, un endroit où j'ai mis longtemps à me rendre, et à droite des sapins toujours, très grand, touffus, ayant formés en leurs dessous des zones noires dépourvues de tout. Je m'y faufile aussi, bien plus tard, car de ces débuts, je retiens que je suivais le fil de la terre, mes pieds traçant, le long de la route, mes premiers signes. Je respirais lentement, j'avais mal, souvent, car ma tête me disait que je ne devais pas être là, qu'une chambre adolescente, avec d'autres jeunes hilares me siérait plus, m'adjoindrait les conditions nécessaires à la normalité.

Je sais... comme beaucoup, je me sentais, non pas différent, mais divergent. J'étais pas loin de l'errance, sauf que j'avais, malgré tout, un sentier, qui menait. Tout à son extrémité venaient les arbres. Je ne saurais jamais leur être assez reconnaissant, de m'avoir laissé pénétrer dans leur mystère. J'arrivais, en sifflotant dans ma tête, et mine de rien, j'entrais par la bande, et très vite, j'y étais. Ça vous saute aux yeux tout de suite, les arabesques gothiques, le silence de cathédrale, les immenses piliers jusqu'au ciel. C'était à ma mesure, musicalement parlant. Parce que c'était l'endroit où je ne faisais pas fausse note. J'y étais, et c'était bien là. J'étais où je me trouvais. J'ai vu peu de gens dans cet état, soit qu'ils fussent où ils pensaient ne pas être, soit qu'ils ne fussent pas où chacun les voyait. Le lieu est un mot flou, qui a l'air bien net. Et là, entouré de mes crayons qui écrivaient dans le ciel, je pouvais déjà me sentir près d'une écriture, sans pouvoir m'en servir, ni même m'asseoir à côté de son ombre. Alors je marchais, encore, et suivant cette fois les sentiers forestiers, je faisais semblant d'y chercher une sortie, ce qui me rapprochait de mes congénères, qui sortaient beaucoup, et il est vrai qu'à cet âge, pressé d'en finir, c'est une chose